

Thalia Brero

SOIRÉES FESTIVES ET VIE NOCTURNE
À LA COUR DE SAVOIE

Les historiens s'intéressant aux banquets¹ dans les cours médiévales relèvent souvent un paradoxe: les sources narratives ont tendance à se montrer intarissables sur les entremets et représentations ayant ponctué les repas, mais restent muettes quant aux mets servis². En conséquence, on en sait beaucoup plus sur ce que les convives virent et entendirent à table que sur le déroulement effectif du festin, sans parler des boissons et des aliments servis, lesquels restent la plupart du temps inconnus.

La situation documentaire change quelque peu à l'extrême fin du Moyen Âge, lorsque les cours royales et princières se mettent à produire des récits indépendants, explicitement conçus pour relater les cérémonies entourant la famille régnante³. Qu'ils portent sur des baptêmes, des mariages, des tournois, des rituels liés aux ordres de chevalerie ou encore des joyeuses entrées, ces

1. Yann Morel a bien montré que le sens donné au mot «banquet» à l'époque médiévale n'était pas le même qu'aujourd'hui. Par commodité, j'emploierai tout de même ce terme, en précisant que je l'entends dans son sens actuel, soit «repas d'apparat rassemblant de nombreux convives pour célébrer un événement important». Cf. Y. Morel, «“Et ce jour mondit seigneur fist fere ung banquet” : les banquets à la cour de Philippe le Bon et Charles le Téméraire», *Publication du Centre européen d'études bourguignonnes*, 47 (2007), 55-72 et son article *supra*, «Le banquet à la cour de Bourgogne au XV^e siècle: essai de définition».

2. Cf. entre autres B. Laurieux, *Manger au Moyen Âge. Pratiques et discours alimentaires en Europe au XIV^e et XV^e siècles*, Paris 2002, 196; M.-T. Caron, «Le banquet dans la mémoire collective: la vision des chroniqueurs», *Publication du Centre européen d'études bourguignonnes*, 47 (2007), 9.

3. Au sujet de ce type de documents, cf. T. Brero, *Rituels dynastiques et mises en scène du pouvoir. Le cérémonial princier à la cour de Savoie (1450-1550)*, Florence 2017, 70-110.

«récits de cérémonie» donnent le déroulement précis de la journée en s'attardant particulièrement sur l'apparat déployé et les personnes présentes. Comme des agapes faisaient invariablement partie du programme des festivités et que ces récits ambitionnaient une narration plus exhaustive que les chroniques, il paraît intéressant d'interroger ce corpus pour déterminer ce qu'il peut nous apprendre de la pratique du banquet princier.

La Savoie servira de terrain aux investigations menées dans les pages suivantes. Si différents travaux ont été consacrés à l'alimentation au sein de cette cour⁴, les repas de fête ayant pris place entre le milieu du XV^e siècle et celui du XVI^e siècle n'ont jusqu'ici pas vraiment intéressé les chercheurs. Pourtant, le corpus des récits de cérémonie fournit un certain nombre d'informations sur des banquets organisés dans le cadre d'occasions spéciales, en particulier lors des principats des ducs Philibert II (1497-1504) et Charles II de Savoie (1504-1553).

Cet article permettra donc premièrement de faire le point, pour la cour de Savoie, sur cette catégorie de réceptions que Bruno Laurioux a désignée comme celle des «banquets propagande», soit ces repas d'apparat qui solennisaient les grands événements touchant la cour (réception de monarques, cérémonies, grands tournois)⁵. Dans un deuxième temps, il s'agira de réfléchir aux différentes étapes constituant les soirées festives offertes par les ducs de Savoie à leur cour. Car s'il n'y avait pas d'événement d'importance sans banquet, il n'y avait pas de banquet sans divertissements, que ceux-ci interviennent tout au long du repas ou à son terme. De la même manière que les repas festifs faisaient partie intégrante des cérémonies, les activités ludiques, artistiques

4. Pour l'époque médiévale, cf. *La mensa del principe: cucina e regimi alimentari nelle corti sabaude, XIII-XV secolo*, éd. R. Comba, A. M. Nada Patrone, I. Naso, Cuneo 1996; A. Salvatico, *Il Principe e il Cuoco. Costume e gastronomia alla corte sabauda nel Quattrocento*, Paravia 2000; F. Abbott, *Des comptes d'apothicaires. Les épices dans la comptabilité de la Maison de Savoie (XIV^e et XV^e s.)*, Lausanne 2012. Pour l'époque moderne, cf. *Le tavole di corte tra Cinquecento e Settecento*, éd. A. Merlotti, Rome 2013, en particulier les contributions d'A. Merlotti, de F. Varallo et de P. Cozzo.

5. B. Laurioux, «Banquets, entremets et cuisine à la cour de Bourgogne», in *Splendeurs de la cour de Bourgogne*, éd. D. Regnier-Bohler, Paris 1995, 1028; Morel, «“Et ce jour mondit seigneur fist fere ung banquet”», 65.

et courtoises qui parsemaient les festins ou les clôturaient étaient des composantes essentielles de l'art du banquet médiéval.

D'emblée, ne laissons pas l'espoir s'installer en ceux qui escomptaient enfin savoir ce que l'on consommait à l'occasion de ces festins et comment ils se déroulaient: les récits de cérémonie renaissants sont presque aussi mutiques à cet égard que les chroniques médiévales. Par contre, on observe un net changement d'un type de texte à l'autre en ce qui concerne la narration des divertissements. Les entremets⁶, qui tenaient la vedette dans les banquets de cour bourguignons du XV^e siècle, disparaissent complètement des récits savoyards des premières décennies du XVI^e siècle. On sait pourtant que ces interludes avaient aussi été en vogue dans cette cour; en 1431, ils avaient ainsi représenté l'un des moments forts du mariage de Louis de Savoie et d'Anne de Chypre, à Chambéry⁷. Mais il faut croire qu'ils étaient passés de mode. À défaut d'entremets, les sources narratives du XVI^e siècle mettent l'accent sur une combinaison de divertissements suivant directement le repas: des remises de prix, des danses, des déclamations, des débats et des jeux.

Ces distractions n'étaient pas nécessairement une nouveauté – elles agrémentaient pour la plupart déjà les soirées du XV^e siècle –, mais ce déplacement de focale opéré par les sources mérite d'être examiné. C'est en effet une autre temporalité qui se dessine: non plus des festins au déroulement scandé par des entremets, mais une séquence lors de laquelle le repas laisse place à toute une série d'amusements plus ou moins ritualisés.

Le corpus retenu implique que les soirées festives ici étudiées furent toutes organisées dans la foulée d'une cérémonie ou de joutes clôturant celle-ci. Ces repas et les divertissements qui les

6. Dans les banquets aristocratiques, l'entremets prenait place entre différents services: il pouvait s'agir soit d'un plat supplémentaire, souvent particulièrement bien appâté, soit d'une attraction musicale, théâtrale ou poétique. Des animaux et des machineries pouvaient aussi être présentés à cette occasion. Au sujet des entremets, cf. entre autres D. Quéruel, «Des entremets aux intermèdes dans les banquets bourguignons», in *Banquets et manières de table au Moyen Âge*, Aix-en-Provence 1996, 141-57.

7. Jean Lefèvre de Saint-Rémy, *Chronique*, éd. F. Morand, Paris 1881, II, 290-95. Cf. aussi A. Grosjean, *Toison d'or et sa plume. La Chronique de Jean Lefèvre de Saint-Rémy (1408-1436)*, Turnhout 2017, 272-75.

accompagnaient étaient donc conçus dans un cadre plus large, celui d'une célébration dans son ensemble. Les réjouissances pouvaient parfois s'étendre sur plusieurs jours, ce qui rendait nécessaire l'élaboration d'un véritable programme. Plutôt que de le décomposer en différents moments (le rituel, les joutes, le repas, les danses...) et de les étudier isolément, il vaut la peine de s'interroger sur l'élaboration de véritables «scénarios festifs»⁸, pour reprendre une expression de Jelle Koopmans. En effet, ces différents moments étaient sans doute élaborés en interaction les uns avec les autres. Les composantes alimentaires et récréatives de ces événements sont trop souvent considérées séparément, alors qu'elles étaient sans doute envisagées comme un tout.

Les repas de fête

Si l'on réunit l'ensemble des récits rapportant des cérémonies s'étant déroulées à la cour de Savoie depuis le XV^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e siècle⁹, quelques lignes seulement nous indiquent ce que consommèrent les convives. Elles figurent dans le texte relatant le baptême d'Emmanuel-Philibert, troisième fils de Charles II de Savoie et de Béatrice de Portugal, qui prit place le 19 octobre 1528 à Chambéry. En fin d'après-midi, une fois l'enfant porté sur les fonts de la Sainte-Chapelle, une «collacion ou banquet d'honneste volupté» fut proposée au château. Six jeunes gens issus de l'aristocratie du duché circulaient entre les invités, leur offrant des agrumes confits, des dattes, du masselpain, des confitures et des dragées. Des jeunes gens munis de hanaps et de tasses d'or proposaient hypocras, clairet, vins de Bourgogne et d'Arbois, ainsi que diverses liqueurs¹⁰.

8. J. Koopmans, «Être vu à table. Théâtralisations du repas et de la nourriture à la fin du Moyen Âge», in *Être à table au Moyen Âge*, dir. N. Labère, Madrid 2010, 101-2.

9. Ils sont énumérés dans Brero, *Rituels dynastiques*, 84-85.

10. «Lesquelz, se transportantz par les lyeux oppourtunes, administroyent a ung cheseung liberalement l'ung les orengeatz, l'aultre des citrounatz, l'autre les myrabolans brotz de baulme tres precieulx, l'aultre les citrines confictz, les dades embaulmees, succades, cedres, marsannes; le quint, les dragées muscadees, puis l'autre perlees. Et ainsi des aultres, les diverses deli-

Parmi les centaines de pages qui constituent le corpus des récits de cérémonie savoyards, l'unique occurrence lors de laquelle la teneur des boissons et des aliments servis par les princes à leurs invités est précisée ne concerne donc pas un repas à proprement parler, mais une collation sucrée. C'est, en l'occurrence, peu étonnant: quoi de plus raffiné que ces bien peu robotatives douceurs combinant deux produits de luxe – le sucre et les épices¹¹? L'association de confiseries à des vins fins pouvait représenter la dernière étape d'un festin (appelée le «boutehors»), mais composait aussi, dans certains cas, le menu de ces banquets aristocratiques bien étudiés par Yann Morel¹². Dans les cours princières, la prise de confitures et d'épices marquait en effet souvent le terme d'une cérémonie princière, quand elle ne solennisait pas une rencontre diplomatique¹³.

Les repas sont donc très peu présents dans ces récits de cérémonie, qui sont pourtant peu avares en descriptions d'autres aspects des célébrations (les tapisseries, les tenues, les passes d'armes dans les tournois...). Ce désintérêt est d'autant plus surprenant que les repas étaient bel et bien l'une des étapes des cérémonies princières, même s'ils se trouvent souvent dans l'angle mort de la narration, ne figurant dans le récit qu'au travers de mentions telles que «une fois que les princes eurent soupé», «après le souper» ou «à l'après-souper».

Tout aussi étonnante est l'absence de précisions quant à l'«assiette», soit le placement à table des convives. En effet, les récits de cérémonie donnent des schémas détaillés des processions et retracent avec un soin maniaque la disposition de chacun

cates confitures, bachanellement accompagnées d'ypocras, de clares, de vin de Bourgoigne, d'Arbois et de plusieurs aultres vins et liqueurs nectarees, apres ces doux goustz ambrosiens, amoureux et friandez. Lesqueulx liqueurs les maistres de sale et plusieurs paiges et aultres officiers alloient gracieusement propinantz, dedans grandz hanapz et tasses d'or, a ceulx qui l'avoyent agreable». T. Brero, *Les baptêmes princiers. Le cérémonial dans les cours de Savoie et de Bourgogne (XV^e-XVI^e siècles)*, Lausanne 2005, 362-63.

11. M. Ouerfelli, «Le banquet en France et en Italie à la fin du Moyen Âge. Entre convivialité et propagande», in *Dynamiques sociales en Occident et en Orient*, éd. É. Malamut, Aix-en-Provence 2010, 117, 128-32.

12. Cf. son article *supra*, «Le banquet à la cour de Bourgogne».

13. J.-L. Flandrin et C. Lambert, *Fêtes gourmandes au Moyen Âge*, Paris 1998, 151-57.

au sein des rituels. La place que l'on occupait physiquement dans les cérémonies en disait en effet long sur celle que l'on tenait dans la hiérarchie de la cour. On aurait dès lors pu s'attendre à ce que les auteurs savoyards rapportent les plans de table, étant donné que ces derniers étaient, eux aussi, particulièrement révélateurs des préséances. Or l'emplacement des dîneurs n'est que rarement évoqué et quand il l'est, c'est sous la plume de chroniqueurs bourguignons de passage à la cour de Savoie¹⁴ ... à une exception près, cependant. Le récit rapportant la première fête de l'ordre de chevalerie savoyard – l'ordre de l'Annonciade – en 1519 à Chambéry, décrit en effet précisément la manière dont le duc et les membres de l'ordre prirent place à table.

Le 25 mars 1519, après avoir assisté à la grand-messe qui marquait l'apothéose de la fête de l'Annonciade, les membres de l'ordre rejoignirent la grande salle du château de Chambéry, dans laquelle avait été dressée une longue table recouverte d'un drap de velours cramoisi et d'une nappe de lin. Les chevaliers de l'ordre dînèrent tous du même côté de la table, face à la salle. Au milieu d'eux était placé le duc Charles II de Savoie, souverain de l'ordre, surplombé par un dais de drap d'or et de velours cramoisi. Les deux places l'entourant furent laissées vides tout le long du repas pour souligner l'écart de rang le séparant des chevaliers de l'ordre.

Ces derniers étaient disposés selon les préséances propres à l'Annonciade, lesquelles étaient établies selon la date d'entrée des chevaliers dans l'ordre¹⁵. Comme les places les plus honorables étaient, d'une part, celles qui étaient les plus proches du prince et, d'autre part, celles qui étaient situées à droite¹⁶, le placement

14. Ainsi Jean Lefèvre de Saint-Rémy (*Chronique*, II, 290-95), qui rapporte le mariage d'Anne de Chypre et de Louis de Savoie à Chambéry en 1434, ou Jean Molinet (*Chroniques*, éd. G. Doutrepoint, O. Jodogne, Bruxelles 1935, II, 495), qui relate le repas offert par la ville de Genève à la nouvelle duchesse de Savoie Marguerite d'Autriche, le 8 décembre 1501.

15. T. Brero, «La fête de l'ordre de l'Annonciade. Une innovation cérémonielle du duc Charles II de Savoie», in *Mémoires de cours. Études offertes à Agostino Paravicini Bagliani par ses collègues et élèves de l'Université de Lausanne*, éd. B. Andenmatten, C. Chêne, M. Ostorero, E. Pibiri, Lausanne 2008, 314-18.

16. B. Laurieux, «Distinction et alimentation à la fin du Moyen Âge», in *Marquer la prééminence sociale*, éd. J.-P. Genet, I. Mineo, Paris, Rome 2014, 340.

à table répondait à ce double principe, les chevaliers étant répartis en alternance entre la gauche et la droite du duc. Le chevalier auquel les préséances accordaient la première place occupait ainsi le deuxième siège à la droite du prince (étant donné que le premier devait rester vide); le chevalier suivant était assis au deuxième siège sur la gauche, tandis que le troisième chevalier était placé sur le troisième siège sur la droite, et ainsi de suite. Le chancelier de l'ordre, seul, occupait le bout de cette table¹⁷.

Des barrières séparaient cette Cène chevaleresque du reste de la salle, «toute plaine de gentilshommes, lesquieux regardoyent la magnificence». Les maîtres d'hôtel, leurs bâtons à la main, étaient alignés près du guichet par lequel les serviteurs pénétraient dans cet enclos pour servir les chevaliers. Les officiers de l'ordre – le secrétaire, le maître des cérémonies et le roi d'armes Bonnes Nouvelles – mangeaient à une autre table dressée plus loin dans la salle.

L'auteur anonyme du récit, surtout intéressé par la disposition des chevaliers, s'étend moins sur le reste:

Quant au service (qui fut fait en des tasses, gobelets, simeses, flacons d'or et d'argent) et des viandes, et autres bagues d'or et d'argent courant parmy le chasteau, je m'en deporte de les specifier, car à moy n'est possible pour la multitude d'iceux. Et tout au long dudit disné, firent gros bruit en ladite sale les trompettes, tabourins et autres instrumens¹⁸.

Le repas était l'une des étapes de la célébration; il faisait partie intégrante du rituel de la fête de l'ordre de l'Annonciade. Il fut en effet suivi d'une réunion entre le souverain et ses chevaliers, puis des vêpres en l'honneur des chevaliers de l'ordre trépassés, auxquelles tous les membres de l'ordre assistèrent en tenue de deuil. Le fait que ce dîner soit ici rapporté s'explique sans doute par le facteur de nouveauté: comme il s'agissait de la première

17. La place du haut de table – celle qui était la plus à droite –, était traditionnellement la plus honorable, mais cet état de fait changea au cours du XV^e siècle, à la fin duquel la place d'honneur était devenue celle du milieu. J. Paviot, «Tenir état à table», *Publication du Centre européen d'études bourguignonnes*, 47 (2007), 28-30.

18. «Celebration de la feste de l'Ordre de l'Annonciade», in *Descrizione di moltissime feste, funzioni religiose, funerali, ecc. riguardanti la Casa Savoia*, I, fol. 27r-36v. Biblioteca Nazionale di Torino, manoscritti, O-1-8-9, fol. 35r-36v.

cérémonie de ce type en Savoie, les détails furent notés pour que l'on puisse par la suite s'y référer.

Les récits de cérémonie donnent aussi quelques indications sur l'étiquette qui entourait le prince et les siens, en particulier à l'occasion du baptême d'Adrien de Savoie, à Ivree en 1522 – sans que l'on puisse déterminer si le scénario décrit était reproduit chaque jour ou si, au contraire, il était induit par le fait que la famille ducale était sous tous les regards en cette occasion particulière. La naissance du premier-né du duc Charles II de Savoie et de son épouse Béatrice de Portugal fut en effet amplement fêtée, car cela faisait trente-trois ans qu'une duchesse de Savoie n'avait pas donné naissance à un héritier.

Le récit du baptême montre à deux reprises le duc Charles II manger seul. Le premier jour des festivités, on l'aperçoit attablé sous un dais, dans une salle d'apparat ornée de tapisseries¹⁹. Le surlendemain, après avoir assisté toute la journée à des joutes, le duc et la duchesse se rendirent chacun dans une pièce différente. L'auteur du récit renonce à relater «le cérémonieux repas du prince, qui mangeait seul à la royale»²⁰ pour rapporter plutôt celui de son épouse, la duchesse Béatrice de Portugal.

Elle aussi prenait son repas seule. Assise sur deux «superbes coussins» à même le sol (une manière de s'asseoir usuelle à la cour de Portugal), la duchesse mangeait sur une étroite table basse, d'une hauteur d'un pied. En face d'elle, trois de ses demoiselles de compagnie portugaises étaient agenouillées sur des coussins. La première, Francisca de La Cerda, était chargée de réceptionner les mets que des écuyers amenaient dans la pièce. La deuxième, Béatrice de Mascarenhas, découpait pour sa part les aliments et les arrangeait sur un plat d'argent qu'elle présentait à la duchesse. Sitôt que celle-ci avait terminé de manger, la troisième, Inès de Brito, retirait les plats et les tendait aux écuyers pour qu'ils les emmènent hors de la pièce.

19. A. Dufour, «Adrianeo: récit des cérémonies, tournois et autres réjouissances qui ont eu lieu à Ivree à l'occasion du baptême du prince Adrien de Savoie (1522)», *Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, 9 (1865), 296. La première partie de ce long récit en italien est traduite dans Brero, *Les baptêmes princiers*, 282-339 (cit. 298-99).

20. «Lassando il cerimoniosso cenar del principe, qual a la regal sol mangiare [...]». Dufour, «Adrianeo», 380.

Quand la duchesse souhaitait boire du vin, elle faisait un signe et aussitôt, un échanton portugais tendait une coupe de cristal, surmontée d'un couvercle de la même matière, à une quatrième Portugaise, Maria de Noronha, qui la remettait à la duchesse. Tous deux restaient agenouillés tant que la duchesse buvait, l'échanton tenant en l'air le couvercle de la coupe. La solennité de ce repas était encore accentuée par la présence de l'évêque portugais de Targa, qui y déclama de «saintes et cérémonieuses paroles». Surtout, il se déroulait en public: quand la duchesse finit de dîner, «tous allèrent alors manger» excepté les demoiselles qui la servaient, précise l'auteur du récit²¹. Au début du XVI^e siècle, les ducs de Savoie semblent donc avoir pris leurs repas seuls et en public, comme, avant eux, le duc de Bourgogne Charles le Téméraire, et, à la même époque, les rois de France – lesquels partageaient cependant parfois leur table avec certains courtisans, ambassadeurs ou prélats²².

... *And the winner is ...*

À la cour, les repas de fête les plus importants étaient généralement organisés après ces rituels dynastiques qu'étaient les mariages, les baptêmes ou les joyeuses entrées. Or ces cérémonies étaient souvent aussi agrémentées de joutes, qui permettaient de prolonger les réjouissances sur quelques jours²³. En toute logique, la remise des prix aux meilleurs combattants des tournois prenait donc souvent place au terme du festin²⁴. Par exemple, en 1450 à Chalon-sur-Saône, le pas d'armes de la Fontaine des Pleurs fut clôturé par un repas: «grandement fut le souper servi, et, après tables levées et graces dictes, furent les prix donnés»²⁵.

21. *Ibid.*, 380-81.

22. Au sujet des repas des rois de France à la Renaissance, cf. M. Chate-net, *La cour de France au XVI^e siècle. Vie sociale et architecture*, Paris 2002, 116-22, 129.

23. Sur les joutes à la cour de Savoie, cf. L. C. Gentile, *Riti ed emblem. Processi di rappresentazione del potere principesco in area subalpina (XIII-XVI secc.)*, Turin 2008, 57-67.

24. E. Van den Neste, *Tournois, joutes, pas d'armes dans les villes de Flandre à la fin du Moyen Âge*, Paris 1996, 91-93, 104-9.

25. Olivier de La Marche, *Mémoires*, éd. H. Beaune et J. D'Arbaumont, II, Paris 1884, 201.

Le prince mettait à disposition des dames de la cour plusieurs prix, généralement des bijoux; à partir des rapports des juges du tournoi ou après avoir délibéré entre elles, elles devaient les attribuer aux gentilshommes qui s'étaient particulièrement illustrés pendant les combats de la journée. Cette étape est décrite avec soin dans le récit du baptême d'Adrien de Savoie (Ivrée, 1522). Au terme du premier jour de joutes, après le repas du soir et des danses, une des demoiselles de la duchesse Béatrice de Portugal, Inès de Brito, fut appelée pour récompenser le meilleur jouteur. Après une révérence au couple ducal, puis une autre au vainqueur du jour, elle s'adressa à lui dans un sabir d'italien mâtiné de portugais²⁶ retranscrit en discours direct par l'auteur du récit, sans que l'on puisse mesurer la part prise par celui-ci dans sa mise en forme.

De manière assez classique, ce discours était structuré en félicitations au chevalier – qui se montra digne du noble sang de ses ancêtres en combattant si vaillamment –, puis en une exhortation à continuer «de bien en mieux»²⁷ dans cette voie, le tout entremêlé de gracieuses circonvolutions autour du nom du vainqueur – Gaspard de Saint-Martin, seigneur du Val-d'Isère – assimilé au roi mage porteur de myrrhe. La réponse du gentilhomme fut d'abord de se désigner comme bien peu digne d'être ainsi distingué parmi ses vaillants compagnons. Il assura ensuite le couple ducal de son dévouement, avant de s'adresser ainsi à la «nymphé aux paroles de miel» qui lui remettait son présent: «Tes cordiales exhortations sont sculptées dans le marbre et je les conserverai à jamais dans l'intimité de mon cœur. Ne me refuse donc pas la grâce particulière d'accepter [cet anneau] en retour et de le conserver en mémoire de moi, de ce jour heureux et du saint et sacré baptême du très illustre enfant [Adrien de Savoie]»²⁸. Une requête que la demoiselle accepta – en rougissant, précise le récit.

26. «[...] in italico idioma alquanto con l'lusitano innisto». Dufour, *Adriano*, 348.

27. Ce «de bene in meglo» fait écho à l'exhortation de persévérer «de bien en mieux faire», martelée à quatre reprises par les dames dispensatrices de prix aux chevaliers vainqueurs d'un autre tournoi savoyard, le pas d'armes de Carignan, en 1504. S. Guichenon, *Histoire généalogique de la royale maison de Savoie*, Turin 1780 [Lyon 1660], IV/2, 473-75.

28. «[...] le tue cordiale monitione in duro marmoro sculpisca, et nel'intime del mio core le conserve perpetue, questa special gratia non me nega-

Le lendemain, la cour assista à une variation sur le même thème quand Francisca de La Cerda remit à Bartolomeo della Stria le prix du meilleur combattant à l'épée. De la part de la demoiselle, éloge des prouesses du chevalier et incitation à continuer sur cette voie; de la part du gentilhomme, remerciements entremêlés de références antiques et prière à la jeune femme de conserver l'anneau «pour qu'il me reste, à moi, l'honneur et la joie, et, à toi, le précieux cadeau. Savoir que tu regarderas à longueur d'année [cet anneau] à ton doigt me causera plus de joie que si les princes ici présents m'offraient une profitable seigneurie»²⁹.

Le haut degré d'élaboration de ces discours mène à s'interroger sur la part de scénarisation qui prévalait lors de ces remises de prix, ce que tendrait d'ailleurs à confirmer l'identité des personnages mis en avant. On peut en effet se demander si la désignation des vainqueurs s'effectuait vraiment de manière impartiale... En février 1504, le duc de Savoie Philibert II organisa un pas d'armes à Carignan, en Piémont, pour célébrer les noces de son grand écuyer, Laurent de Gorrevod, avec Philippa de La Palu. Le mariage de son favori avec une jeune femme issue d'une importante famille de la noblesse bressane servit de prétexte à Philibert II pour organiser une fête réunissant autour de lui toute sa cour. Vingt-six gentilshommes participèrent au pas d'armes, quatre d'entre eux furent récompensés: le duc de Savoie lui-même, son jeune frère de dix-sept ans (le futur duc Charles II) et deux parents du marié – l'un du côté paternel, le «petit Gorrevod» et l'autre du côté maternel, un dénommé Loriol³⁰.

L'identité des jeunes femmes choisies pour attribuer les prix n'était pas anodine – pas plus que celle des personnalités désignées, quelque cinq siècles plus tard, pour remettre des Oscars ou autres distinctions du même acabit. Dans un cas comme dans l'autre, la personne élue pour dispenser la récompense est au passage elle-même saluée pour d'implicites mérites.

rai, de reacceptarlo in dono, et perpetuamente in memoria di me, et de la felice exacte jornata, et del sacrosanto baptismo del' illustrissimo infante conservarlaro». Dufour, *Adrianeo*, 348.

29. «[...] ce sollo a mè resta l'honore me contento, et a te il preciosso dono, per che ricordaransi li anuali giorni sempre che a la dite te guarderai, et questo sara a me piu suprema consolatione, che se da li astanti principi, de qualche bello jurisdictionato et proventuato castro, fusse invento». *Ibid.*, 383.

30. Guichenon, *Histoire généalogique*, IV/2, 473-74.

Inès de Brito et Francisca de la Cerda, on s'en souvient, étaient déjà apparues dans le récit comme servant la duchesse à table. Ces deux jeunes filles issues de l'aristocratie portugaise étaient arrivées l'année précédente en Savoie dans le sillage de l'infante Béatrice de Portugal, qui venait épouser Charles II de Savoie. Or celle-ci, de sang royal et donc d'un rang supérieur à son époux, avait compensé ce déséquilibre en imposant au duc une suite nombreuse de Portugais, qui s'était installée avec elle en Savoie: un état de fait particulièrement flagrant lors de cette soirée, où les demoiselles de l'aristocratie savoyarde étaient complètement éclipsées par les suivantes portugaises de la duchesse³¹.

En définitive, les passes d'armes échangées dans les lices jouaient un rôle assez secondaire dans l'attribution des prix – laquelle était de toute façon éminemment subjective³². Le moment de la récompense des meilleurs joueurs était surtout l'une des nombreuses occasions de la vie curiale lors desquelles la faveur du prince se manifestait. C'était l'occasion de mettre en valeur quelques gentilshommes et aussi quelques dames qui, bien souvent, figuraient déjà au rang des vedettes de la cour.

Les remises de prix s'inscrivaient dans la droite ligne des pas d'armes qu'elles récompensaient. Les trophées prolongeaient le registre des combats, inscrits dans une trame narrative souvent issue du monde arthurien. En assistant à ces échanges raffinés entre délicates demoiselles et vaillants chevaliers, en admirant l'extrême galanterie de ceux-ci, qui n'hésitaient pas, pour la beauté du geste, à se défaire de cadeaux de prix – les anneaux auxquels ils renonçaient valaient respectivement 500 et 400 écus –, l'assistance devait sans doute avoir l'impression de vivre une scène tirée d'un roman de chevalerie.

31. A. Barbero, T. Brero, «Genre et nationalité à la cour de Béatrice de Portugal, duchesse de Savoie (1521-1538)», in *Donne di potere nel Rinascimento*, éd. L. Arcangeli, S. Peyronel, Rome 2009, 350-60.

32. S. Nadot, *Le spectacle des joutes: sport et courtoisie à la fin du Moyen Âge*, Rennes 2012, 113-14, 185.

Alors on danse

«Après la panse vient la danse», dit l'adage³³. Celle-ci était l'indispensable corollaire des repas de fête, même lorsqu'ils concernaient une assemblée uniquement masculine. Certains banquets, solennisant des cérémonies que l'on pourrait qualifier de chevaleresques, ne comprenaient en effet que des hommes. C'était le cas à Chambéry, lors de la fête de l'ordre de l'Annonciade en 1519; pourtant, le soir eut lieu une «grande assemblée de seigneurs, dames et damoiselles, et furent faites maintes gambades»³⁴. De même, en 1521 à Genève, au terme de la cérémonie lors de laquelle le duc de Savoie Charles II attribua le titre de comte de Pont-de-Vaux à Laurent de Gorrevod, après le repas, «on leva les tables et on amena les dames»³⁵.

Les bals occupaient la plus grande partie des soirées festives. Ils étaient composés de deux types de danses très différents. Il y avait d'une part les danses de cour «nobles, graves et lentes, exécutées par les courtisans divisés en groupe et composant différentes figures»; et d'autre part, «les danses vigoureuses exécutées par des paysans, des bergers ou des professionnels»³⁶. Les danses joyeuses et exubérantes d'origine populaire furent adoptées par les cours princières de la fin du Moyen Âge sous forme de spectacles. Il s'agit des momeries ou morisques – deux termes souvent utilisés de manière interchangeable, mais qui désignaient en fait deux types distincts de représentations³⁷.

33. Emprunté à M.-J. Louison-Lassablière, «Brantôme et les danses de cour», Paris 2008 (<https://cour-de-france.fr/article496.html>).

34. «Celebration de la feste de l'Ordre de l'Annonciade», fol. 36v.

35. Guichenon, *Histoire généalogique*, IV/2, 657.

36. M. McGowan, *La danse à la Renaissance. Sources livresques et albums d'images*, Paris 2012, 42.

37. À ne pas confondre avec les mascarades ou *masks* en vogue à la cour d'Angleterre, où des hommes et des femmes déguisés et masqués selon une même thématique se mêlaient aux membres de la cour et dansaient avec certains d'entre eux. Cf. O. Spina, *Une ville en scènes. Pouvoirs et spectacles à Londres sous les Tudors (1525-1603)*, Paris 2013; Id., «Le roi enleva son masque et se montra tel que lui-même». Les mascarades à la cour des Tudors, divertissements ou cérémonies? (1520-1600)», in *Rituels et cérémonies de cour de l'Empire romain à l'Âge baroque*, éd. D. Carrangeot, B. Laurieux, V. Puech, Villeneuve d'Ascq 2018, 185-89.

La momerie était une forme de pantomime grimée. Les participants, qui restaient silencieux, incarnaient divers personnages mythiques, issus de la littérature chevaleresque, de la Bible ou de l'Antiquité. Souvent, leur performance posait le contexte de la morisque qui allait suivre, lui donnant une épaisseur narrative. Quant à la morisque (ou mauresque), elle était une danse théâtrale qui faisait fureur dans les cours européennes au XV^e siècle. Venant théoriquement d'Espagne – son nom faisait référence aux Maures peuplant le royaume musulman de Grenade –, elle contrastait nettement avec les autres danses de cour, plutôt lentes et mesurées. La morisque impliquait en effet des contorsions et des acrobaties sur une musique rythmée. Elle se pratiquait la plupart du temps déguisée; à l'origine, les danseurs se grimaient en Maures, en noircissant leur visage et en portant des perruques laineuses. Par la suite, n'importe quel costume de type exotique fit l'affaire: les danseurs pouvaient ainsi être vêtus à la turque ou «en abillement d'Alamant». La morisque pouvait aussi mettre en scène des fous, des hommes et des femmes sauvages, des nains et des géants. Il n'était en outre pas rare que les danseurs soient masqués et la chorégraphie pouvait mimer un combat³⁸.

Ces danses spectaculaires «impliquaient la pratique de sauts, de cabrioles et d'acrobaties d'une virtuosité à couper le souffle»³⁹. Elles étaient donc souvent pratiquées par des artistes professionnels, mais elles pouvaient aussi l'être par des membres de la cour, voire par les princes eux-mêmes, s'ils étaient en suffisamment bonne condition physique! C'était apparemment le cas de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, de son épouse Isabelle de Portugal et Charles I^{er}, duc de Bourbon, qui performèrent eux-mêmes une morisque en 1437 à Lille⁴⁰.

38. McGowan, *La danse à la Renaissance*, 39-45; A. Rosie, «Morisques and Momeries: Aspects of Court Entertainment at the Court of Savoy in the Fifteenth Century», in *Power, Culture and Religion in France c. 1350 - c. 1550*, éd. C. Allmand, Woodbridge 1989, 59-60, 69-71.

39. M. McGowan, *La danse à la Renaissance*, 40.

40. Á. Fernández de Córdoba Miralles, «L'impact de la Bourgogne sur la cour castillane des Trastamare», in *La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel*, éd. W. Paravicini, Ostfildern 2013, 613-14; Van den Neste, *Tournois, joutes, pas d'armes*, 109.

Si la cour savoyarde pratiquait occasionnellement des danses déguisées depuis les années 1430 en tout cas⁴¹, ce fut à n'en pas douter Yolande de France, épouse du duc de Savoie Amédée IX, qui y introduisit véritablement les morisques et les momeries dans les années 1460 – quitte à y participer volontiers elle-même. Ces divertissements, qui impliquaient des dépenses pour la confection des costumes, ont laissé dans la comptabilité des traces auxquelles Alison Rosie s'est intéressée. Pour la période 1465–1478, elle a ainsi repéré une trentaine d'occasions lors desquelles morisques et momeries furent pratiquées au sein de la cour de Savoie. Ces réjouissances pouvaient prendre une ampleur variable, allant des spectacles «domestiques» présentés par des valets ou les enfants princiers à Noël et le jour de certaines fêtes de saints, jusqu'aux représentations de grande ampleur offertes à la cour à l'occasion de mariages ou de réceptions d'ambassadeurs⁴².

Les morisques et momeries étaient à la fin du XV^e siècle présentées «en entremet», soit entre deux services d'un repas de fête, ou alors immédiatement au terme de celui-ci. Les sources comptables indiquent que le maître queux était impliqué dans la préparation de ces danses, témoignant ainsi qu'elles étaient véritablement entremêlées au repas et conçues en interaction avec lui⁴³. La documentation comptable, hélas, donne des informations fragmentaires qui ne laissent qu'imaginer comment ces costumes étaient mis en scène. Les récits de cérémonie des premières années du XVI^e siècle sont par contre plus loquaces quant à ces danses de cour.

41. Ainsi au mariage de Louis de Savoie et d'Anne de Chypre à Chambéry en 1434. Jean Lefèvre de Saint-Rémy, *Chroniques*, II, 290–95.

42. Rosie, «Morisques and Momeries», 57–59, 61–64. Signalons par ailleurs que F. Bollati di Saint-Pierre, «Documenti inediti sulla Casa di Savoia», *Miscellanea di storia italiana*, 22 (1884), 338–47 a publié les dépenses «en morisques, momeries, entremes, viandes couverts et autres choses dessouscrites pour le banquet que madite dame [Yolande de France] fit a Chambéry le XV^e jour de decembre l'an 1476, es comte et comtesse de Geneve, es ambaxeurs de France, de Millan et de Montferra».

43. Rosie, «Morisques and Momeries», 66–67. Au sujet de la collaboration de différents secteurs de la cour pour l'organisation de banquets, cf. C. Normore, *A Feast for the Eyes. Art, Performance, and the Late Medieval Banquet*, Chicago, Londres 2015, 17–18, 37–43.

En 1504, le récit rapportant le pas d'armes organisé par le duc de Savoie Philibert II à Carignan relate que les trois jours de joutes furent conclus par des danses qu'il décrit abondamment⁴⁴. Le premier soir, celui du 18 février 1504, une «momerie par mode de combats» fut présentée à l'assistance. Elle était composée de six gentilshommes vêtus de satin blanc et rouge, coiffés de «bourelets timbrés de damoiselle» (autrement dit, de couvre-chefs ornés d'effigies féminines), «lesquels après avoir dancé deux tours se prendrent à combattre à belles espées bien fourbies, desquelles se donnerent les ungs les autres plusieurs grans coups que fut bien belle chose à veoir»⁴⁵.

Le deuxième soir, le 19 février, un spectacle plus élaboré prit place. Le duc Philibert II de Savoie lui-même, son parent François I^{er} de Luxembourg-Martigues⁴⁶ et trois autres gentilshommes firent leur entrée, vêtus de damas gris: ils étaient déguisés en ermites, portant des masques, égrenant des chapelets géants et «faignant de dire leurs heures». Une fois qu'ils furent assis, une demoiselle-héraut, vêtue d'une cotte d'armes barrée d'une croix de saint André⁴⁷ et tenant une vergette blanche, arriva à son tour et adressa à l'assemblée une proclamation rimée. Elle annonçait que la reine des Amazones avait entendu parler du pas d'armes tenu par le duc de Savoie ce jour-là et qu'elle avait envoyé ses guerrières à Carignan pour lui prêter assistance. Deux demoiselles-

44. Guichenon, *Histoire généalogique*, IV/2, 476-78. M. Bruchet, *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie*, Lille 1927, 323-24 publie le compte énumérant les dépenses effectuées pour les costumes des danseurs.

45. Guichenon, *Histoire généalogique*, IV/2, 476. Un peu plus de deux ans auparavant, la cour de Savoie était à Genève pour la joyeuse entrée dans cette ville de la duchesse Marguerite d'Autriche. Un divertissement semblable fut organisé: «Advint qu'en couvrant la table le jour de Noel, .VI. gentilzhommes armés de toutes pièces, en harnas de guerre, l'espée au poing, le taburin sonnante en façon de morisque, entrèrent l'ung après l'autre. Puis, à grans copz d'espées, se batirent sy bien l'ung l'autre et l'ung fut désarmé de gardebras; par quoy on le deffit et subit recommencèrent la danse». Molinet, *Chroniques*, II, 496-97.

46. François I^{er} de Luxembourg-Martigues avait épousé la cousine du duc Philibert II, Louise de Savoie, fille de Janus de Savoie.

47. Saint André était le patron du duché de Bourgogne, d'où la duchesse de Savoie Marguerite d'Autriche, héroïne de cette morisque, était originaire par sa mère, Marie de Bourgogne.

trompettes, peintes en noir et habillées «à la turquesque»⁴⁸ arrivèrent ensuite avec leurs instruments; «et sonnoit une fanfare en mode d'un bransle, auquel son dansoient ceux de la momerie».

Puis les huit Amazones firent leur entrée en dansant, en deux groupes de quatre. Le premier était constitué de celles que l'on pourrait qualifier d'Amazones-combattantes, au rang duquel figuraient les épouses des princes susmentionnés: Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie, et Louise de Savoie, épouse de François I^{er} de Luxembourg-Martignes et cousine de Philibert II. Le deuxième groupe, mené par Claude de Savoie, sœur illégitime du duc, était celui des demoiselles-pages, au service des premières. Toutes portaient un sayon de drap d'or écartelé de velours noir, sur lequel figurait une grande croix de saint André d'argent. Les manches de ce vêtement, de drap d'argent brodé, étaient chargées d'orfèvrerie et elles allaient jusqu'à terre. Un poignard au manche doré était attaché à leur ceinture. Leurs chevelures étaient entièrement rentrées dans des coiffes de satin cramoisi surmontées d'une aigrette.

Les deux catégories d'Amazones étaient cependant différenciées par leur armement. Les combattantes portaient une cuirasse que le découpage de leur vêtement laissait deviner et tenaient chacune une épée nue à la main. Elles étaient en outre masquées et deux longues tresses de fil d'or pendaient de leurs coiffes jusqu'à leurs mollets. Les demoiselles-pages étaient pour leur part chargées de chaînes dorées. Elles portaient à la main gauche une torche et à la droite le heaume de la dame qu'elles servaient, posé sur un bâton. À leurs ceintures pendaient les gantelets des combattantes.

Tout à sa description des costumes, le rédacteur du récit néglige de relater la teneur des danses ce soir-là, mais il se rattrape le lendemain. Le troisième soir du pas d'armes, soit le 20 février 1504, eut lieu une troisième momerie, celle des esclaves. Elle mettait en scène le duc de Savoie Philibert II, son grand écuyer Laurent de Gorrevod – le marié dont on célébrait les noces –, son conseiller Claude de Balleyson et un gentil-

48. Sur la vogue des «turqueries», cf. G. Le Thiec, «Le Turc en Italie. Divertissements nobiliaires à la Renaissance», in *Turcs et turqueries, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris 2009, 113-46.

homme qui avait alors sa faveur, Sibuet de La Balme. Ils étaient vêtus de chemises de satin blanc découpé, laissant apparaître, en dessous, du drap d'or. Ils firent leur entrée en dansant avec quatre dames, lesquelles les «emmenoient enchainés de grosses et longues chaînes d'or comme esclaves». Soudain, des quatre coins de la salle surgirent quatre autres chevaliers, précédés chacun par un trompette; ils manifestaient l'intention de s'emparer des dames. Celles-ci, «voyant le danger où elles estoient», détachèrent alors leurs prisonniers et leur remirent les épées avec lesquelles elles battaient jusqu'ici la mesure. S'ensuivit un combat lors duquel le duc de Savoie s'illustra tout particulièrement, à en croire le rédacteur anonyme du récit: «n'en y eust nul qui se peut comparer à mondit seigneur, car d'un coup d'espée abbatit un sien chevalier adversaire, et d'un aultre coup d'espée un aultre, de sorte qu'il lui rompit une espaule». Ce qui n'empêcha nullement la soirée de se poursuivre par «d'autres joyeux esbattemens»⁴⁹.

La cohabitation à la cour de styles de danses très distincts, voire antagonistes, est illustrée par les festivités suivant le baptême d'Adrien de Savoie (Ivrée, 1522), où deux bals prirent place deux jours de suite. Pour décrire le premier, l'auteur du récit convoque le champ lexical de l'harmonie céleste et affirme se croire projeté aux Champs Élysées tant il est émerveillé par la délicatesse des danseurs, par leurs petits pas mesurés et ponctués de révérences. Malgré leur irréprochable élégance, ces danses sont marquées par une certaine fébrilité: l'auteur remarque ainsi les chuchotements, les regards intenses, les étreintes de mains. Il relève le combat silencieux mené entre les danseurs – aux pas, mains et paroles agiles – et les danseuses – inquiètes de l'heure tardive et soucieuses de la préservation de leur honneur⁵⁰.

Le deuxième bal est tout autre. À la lumière des torches, diverses danses se succèdent: à la française, à la portugaise, à la lombarde et à la morisque, les danseurs étant pour celle-ci revêtus de tissus travaillés d'or. L'atmosphère semble plus détendue et plus festive que la veille. La soirée paraît se prolonger fort tard – ou être accompagnée de certaines libations – à en croire le

49. Guichenon, *Histoire généalogique*, IV/2, 476-78.

50. Dufour, *Adrianeo*, 345-46.

narrateur qui s'étend sur les tours pendables que des jeunes pages hilares jouaient aux membres de l'assistance.

Aux serviteurs chargés d'éclairer la piste de danse qui s'assouplissaient, ils arrachaient subitement la torche qu'ils tenaient en leurs mains, les laissant abasourdis. Sur les pieds des danseurs concentrés – par leurs pas et leurs partenaires –, ils versaient de la cire brûlante qui, parfois, mettait le feu aux chaussures et aux bas, faisant bondir les malheureux galants «comme des chiens ébouillantés». D'autres, plaçant dans un cylindre de papier de l'étaupe à laquelle ils mettaient le feu, soufflaient de la fumée dans les narines des convives endormis pour leur «chatouiller le cerveau». Les plaisantins s'armaient aussi d'une aiguille et de fil pour coudre ensemble, mine de rien, les vêtements de deux voisins de table somnolents, allant jusqu'à constituer des brochettes de sept ou huit convives attachés les uns aux autres. Enfin, les dormeurs affublés de couvre-chefs «à l'espagnole» se réveillaient avec une capuche lestée par autant de pierres «qu'il en fallait pour construire une maison»⁵¹.

Un grand écart entre des registres complètement différents caractérisait donc les bals curiaux, depuis des danses mesurées donnant à voir la belle ordonnance de la cour, jusqu'à des soirées que l'on devine un peu plus débridées. À l'autre extrême, le spectacle pouvait être donné par les princes eux-mêmes, qui se mettaient en scène sous la forme de héros antiques ou de personnages mythologiques. Le spectacle était alors total, puisqu'il mêlait non seulement musique et danse, mais aussi déclamations poétiques, costumes éblouissants et une scénarisation impliquant des membres de la cour. Alors que les basses danses se maintiendront au long du XVI^e siècle, les médiévales momeries et morisques passeront de mode; pourtant, ces représentations qui mettaient en scène les princes en personne sont dans une certaine mesure les ancêtres des ballets de cour qui connurent un si grand succès à la cour de Savoie au XVII^e siècle⁵².

51. *Ibid.*, 381-82.

52. Au sujet des ballets de cour savoyards du XVII^e siècle, cf. M. Viale Ferrero, *Feste delle Madame Reali di Savoia*, Turin 1965; *Feste Barocche, cerimonie e spettacoli alla corte dei Savoia tra cinque e settecento*, éd. C. Arnaldi di Balme, F. Varallo, Cinisello Balsamo 2009.

Jeux, déclamations et discussions

Les soirées de fête pouvaient aussi présenter une dimension ludique. Les milieux curiaux étaient amateurs de dés, de cartes et d'autres jeux de hasard; bien des princes misaient gros et certains blasphémaient même en jouant, au grand dam des moralistes⁵³. Il va de soi que les récits de cérémonie ne sauraient rapporter de tels excès; ils relatent par contre des jeux de société, comme ceux qui occupèrent la cour de Savoie une partie de la soirée suivant le baptême du prince Adrien (Ivrée, 1522):

Après que les princes eurent mangé, on se mit à jouer à divers jeux: certains aux échecs, d'autres aux cartes, d'autres encore jouaient avec des palets d'ivoire. Les demoiselles les lançaient sur une table plate, et les faisaient passer par une petite porte en ivoire, au niveau de laquelle se tenait dressé un obélisque, d'ivoire lui aussi. La gagnante était celle qui, en passant par la porte, faisait tomber l'obélisque le plus grand nombre de fois; le jeu était perdu si la porte s'écroulait ou que l'obélisque la faisait choir. Beaucoup d'autres jeux furent pratiqués pour occuper ce petit intervalle qui sépare le souper du coucher⁵⁴.

Les proclamations, les récitations de compliments rimés et de pièces de circonstance semblent avoir été des composantes incontournables des après-dînées des ducs de Savoie. Ces discours élaborés n'étaient sans doute pas du fait de ceux qui les prononçaient – que l'on pense à la déclamation en vers de la demoiselle-hérait au pas d'armes de Carignan ou encore aux discours tarabiscotés des (très jeunes et depuis peu italophones) demoiselles portugaises remettant leurs prix aux vainqueurs des tournois. Ils étaient sans doute de la main de poètes de cour, ce qui faisait de ces soirées festives l'un des lieux d'expression de la création littéraire⁵⁵. Ces

53. M. Vincent-Cassy, «La *gula* curiale ou les débordements des banquets au début du règne de Charles VI», in *La sociabilité à table. Commensalité et convivialité à travers les âges*, éd. M. Aurell, F. Thélamon, O. Dumoulin, Rouen, 1992, 96; J.-M. Mehl, *Les jeux au royaume de France du XIII^e au début du XVI^e siècle*, Paris 1990, 195-209, 267-77.

54. Brero, *Les baptêmes princiers*, 333.

55. Cf. par exemple l'importante part prise par les déclamations poétiques lors des agapes du mariage de Costanzo Sforza et Camille d'Aragon

allocutions, parfois simplement évoquées dans les récits, peuvent aussi y être entièrement retranscrites.

L'une des raisons pour lesquelles les grands festins bourguignons, tels le banquet du Faisan (1454) ou le mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York (1468), sont si bien connus tient à l'identité de ceux qui ont donné le récit de ces événements. Comme l'a bien montré Estelle Doudet, «les textes qui narrent le plus précisément le banquet bourguignon sont en réalité les mémoires des hommes qui les ont organisés», Jean Lefèvre de Saint Rémy ou Olivier de La Marche⁵⁶. Les repas de fête et les soirées qui les suivent sont ainsi relatés très différemment selon les fonctions que leur auteur occupait à la cour, celui-ci mettant en toute logique l'accent sur son propre travail.

Ce constat est aussi valable à la cour de Savoie, en particulier dans le cas d'un récit rapportant comment le duc Charles II créa un nouveau comté – celui de Pont-de-Vaux – et en investit solennellement Laurent de Gorrevod – le même gentilhomme dont les noces avaient été fêtées par le pas d'armes de Carignan en 1504. Les célébrations, qui eurent lieu à Genève en janvier 1521, sont relatées par Bonnes Nouvelles, roi d'armes de l'ordre de l'Annonciade⁵⁷. Il accorde un soin tout particulier à instruire le lecteur des déclamations qui eurent lieu pendant le repas – et pour cause, il en était l'auteur.

Une fois le rituel d'attribution du titre comtal terminé,

Nostredit très-redouté seigneur [le duc Charles II], accompagné d'une grande partie des seigneurs dessusdits, s'en alla soupper au banquet du nouveau comte, où il fut hautement, opulement et délicatement servi et magnifiquement festoyé. Et quant ce vint environ le milieu du soupper et qu'on avoit déjà servi les deux premiers metz, et que les convivants avoient deja à demi satisfait aux concavités de leurs

à Pesaro, en 1475. C. Benporat, *Feste e banchetti. Convivialità italiana fra Tre e Quattrocento*, Florence 2001, 176-223.

56. E. Doudet, «Du rituel narratif à la réflexion politique. Festins en Bourgogne dans les mémoires et les chroniques officielles au XV^e siècle», in *Être à table au Moyen Âge*, éd. N. Labère, Madrid 2010, 77.

57. À son sujet, cf. T. Brero, «Concepteur, acteur, narrateur: le héraut, protagoniste central des rituels de cour à la fin du Moyen Âge», in *Rituels et cérémonies de cour, de l'Empire romain à l'âge baroque*, éd. D. Carrangeot, B. Laurieux, V. Puech, Villeneuve d'Ascq 2018, 107-28.

boyaux et commençoient déjà à perdre le silence accoustumé, à donc, mes compagnons officiers d'armes et moi, avec quatre trompettes, entrasmes dedans la salle ou estoit mondit seigneur et toute la noblesse assise à table, et avoir fait la révérence, le suppliant son plaisir de me donner congé pour dire deux mots d'exhortation honneste à mondit sieur le comte de nouveau crée [Laurent de Gorrevod], ce qu'il m'oc-troya volontiers de visage riant et facond⁵⁸.

Le roi d'armes Bonnes Nouvelles adressa alors une «oraison morale» au nouveau comte, soigneusement retranscrite dans le récit, par laquelle il l'incitait à faire largesse aux hérauts d'armes qui avaient si bien servi sa bonne réputation jusqu'ici et s'apprêtaient à faire parler de lui «par tous royaumes chrétiens». Laurent de Gorrevod s'exécuta de bonne grâce, offrant deux grandes tasses d'argent aux hérauts, qui crièrent «Largesse!» à travers toute la salle, secondés par les trompettes.

À la suite de cet épisode, le roi d'armes Bonnes Nouvelles retranscrit deux poèmes de sa main: une ode à Largesse et un *Débat solatieux de Madame Fortune et de Madame Vertu*, dans lequel les deux allégories se disputent, en vers, l'origine du succès de Laurent de Gorrevod: ne pouvant s'accorder, elles finissent par solliciter Bonnes Nouvelles pour qu'il tranche leur différend – ce qu'il fait en décasyllabes. Ces deux pièces de circonstance, qui portent toutes deux précisément sur le thème de la soirée et son déroulement, furent sans doute présentées au terme du repas⁵⁹.

Des discours moins solennels, mais eux aussi assez peu spontanés, sont rapportés par les sources – sans que l'on puisse déterminer avec certitude s'ils furent réellement prononcés sous cette forme ou arrangés par la suite par les auteurs des récits. Au baptême d'Adrien de Savoie (Ivrée, 1522), ces discussions semblent presque exclusivement menées par les femmes. Le soir même de la cérémonie du baptême, le 14 décembre, les dames commencèrent par parler du baptême, puis les débats prirent un tour nettement plus ésotérique; on évoqua les esprits malins et les pentacles, puis «tous appelèrent Maria Sanagla, une vieille Castillane qui, à Valence, avait appris mille belles choses d'un bohémien

58. Guichenon, *Histoire généalogique*, IV/2, 656-57.

59. *Ibid.*, 657-62.

savant». Elle monopolisa alors la parole en divulguant à l'assistance diverses recettes de beauté: comment rendre les dents blanches, avoir bonne haleine, se débarrasser des taches de rousseur et de la couperose, épiler les endroits souhaités, faire pousser les cheveux, réduire et raffermir la poitrine. Et pour les gentils-hommes, comment faire pousser la barbe et grossir la voix⁶⁰.

L'astucieuse vieille raconta tant d'autres choses qu'il paraissait vraiment qu'elle avait été disciple de Circé ou de Médée. Elle parla [...] des temples délabrés par vétusté et placés dans des lieux solitaires; des esprits du feu, des airs, de la terre et de l'eau; des membres et des moelles des hommes morts, des cerveaux des petits enfants, des cheveux de vierges fiancées, de divers chants d'oiseaux, des yeux de coq huppé et des noms effroyables...⁶¹

Ce boniment relevait plus de la performance d'une conteuse que d'une improvisation qui aurait soudainement fait taire l'ensemble de la cour. Le monologue de la Castellane était ainsi sans doute, d'une manière ou d'une autre, prévu au programme des divertissements de la soirée.

Contrairement aux jours précédents, la dernière journée des fêtes du baptême, le 17 décembre, ne fut pas occupée par des joutes, la duchesse de Savoie Béatrice de Portugal ayant décidé qu'elle serait consacrée à deviser de sujets sérieux. Les thèmes de la géographie et de la cosmographie furent retenus. Huit des demoiselles portugaises de la duchesse prirent tour à tour la parole pour évoquer chacune une aire géographique (l'Asie, l'Europe, l'Afrique, les îles de la Méditerranée, celles de l'Atlantique et celles de l'océan Indien), les propriétés des vents et la division de la terre en sept climats. Les thèmes liés à la géographie ayant été épuisés, une neuvième jeune femme portugaise raconta une longue histoire dépeignant les tribulations amou-

60. Ces recettes sont souvent peu appétissantes: «Je vous dirai une autre façon de s'embellir: extrayez des escargots de leurs coquilles et mettez-les dans un vase en verre; réduisez-les en poudre avec du sel gemme. Ajoutez du jus de citron et laissez reposer dans ledit vase, qui sera fermé et restera au soleil. En allant dormir, enduisez-vous le visage de cette sorte d'onguent. Le matin, lavez-vous le visage avec de l'eau de fleur de fèves». Brero, *Les baptêmes princiers*, 333-39, cit. 337.

61. *Ibid.*, 339.

reuses d'une princesse anglaise, ce qui permit alors aux dames de lancer un débat sur la différence entre l'amour et la passion. Une dixième jeune femme portugaise apporta enfin une conclusion aux discussions⁶².

Une fois de plus, cette étape des festivités semble bien peu improvisée: elle avait sans doute été déterminée à l'avance, comme en témoigne l'aspect récitatif des propos géographiques tenus par les demoiselles portugaises. Ces exposés visaient avant tout à démontrer la bonne éducation des dames de compagnie de la duchesse. Ils compilaient un savoir encyclopédique classique, qu'il ne paraissait d'ailleurs pas nécessaire de mettre à jour: ainsi, le continent américain – dont la découverte, une trentaine d'années auparavant, n'était certainement pas passée inaperçue à la cour lisboète – ne fut pas même mentionné. L'idée était sans doute de rapporter les échanges pleins d'esprit d'une assemblée curiale cultivée, comme le fera quelques années plus tard le *Livre du Courtisan* de Baldassare Castiglione, dans lequel le contexte des débats était, justement, celui d'après-dînée⁶³.

Ce que les soirées festives disent de la cour

La fête est finie, quelques constats s'imposent alors. Revenons pour commencer sur le silence des sources quant au repas lui-même. Pour l'expliquer, certains auteurs, parmi lesquels Christina Normore⁶⁴, avancent que les chroniqueurs évitaient délibérément de s'étendre sur un sujet aussi trivial que celui de la nourriture pour souligner le contexte aristocratique du festin princier. On pourrait plutôt avancer que la teneur des mets et le déroulement du repas paraissaient peut-être secondaires aux auteurs des sources. Les récits de cérémonie donnent des renseignements

62. *Ibid.*, 387-429.

63. «La coutume de tous les gentilshommes de la maison était de se retirer aussitôt après le souper chez Madame la duchesse [d'Urbino], où, à côté des passe-temps agréables, comme la musique et les danses, qui étaient ordinaires, on proposait parfois de belles questions, d'autres fois on se livrait à des jeux de l'esprit (...). Parfois naissaient d'autres discussions sur diverses matières». B. Castiglione, *Le livre du courtisan*, éd. A. Pons, Paris 1991 [1528], 27.

64. Normore, *A Feast for the Eyes*, 10-12, 16.

détaillés sur tous les aspects des célébrations: leur déroulement, le décor, les participants... Or deux composantes de ces journées particulières sont étonnamment peu décrites: les rituels religieux et les banquets. Cela apparaît comme d'autant plus surprenant que la cérémonie religieuse était le moment qui donnait tout son sens à l'événement (pensons aux baptêmes ou aux funérailles) et que le repas semble, à nos esprits du XXI^e siècle du moins, le moment le plus chargé de cohésion sociale de ces occasions.

Le désintérêt des sources pour ces deux étapes pourtant essentielles procède peut-être d'une même logique. Ces relations visaient avant tout à rapporter ce qui sortait de l'ordinaire. Comme, de l'artisan au duc, la liturgie était la même pour tous les chrétiens, la détailler n'aurait pas eu grand sens: tous la connaissaient. On insistait au contraire sur les spécificités nobiliaires de la cérémonie – les ornements, l'étalage de richesses, la procession, les tenues fastueuses et les invités prestigieux. Qu'en était-il alors des repas de fête? Pour une raison sans doute similaire, les témoins de ces événements nous parlent peu des mets et de la manière dont ils étaient servis. Le fait de bien et copieusement manger, information somme toute attendue dans un tel contexte, passait peut-être après la narration de ce qui paraissait plus nouveau, plus inouï, plus spécifiquement aristocratique. Les sources préfèrent donc s'attarder sur les divertissements offerts par le prince: c'étaient eux qui transformaient le repas en festin.

Après tout, les banquets princiers n'avaient-ils pas «pour fonction moins de nourrir les invités que de les réunir, les éblouir et même de les mobiliser»⁶⁵? Dans les années 1520 en tout cas, les souverains savoyards semblent avoir mangé seuls – et séparément. Le duc dans la grande salle, sous un dais entouré de barrières, et la duchesse dans ses appartements, servie par ses dames. Dès lors, les agapes collectives valaient-elles la peine d'être rapportées, si les princes en étaient absents?

Les célébrations princières présentaient une importante dimension publique: la procession qui, invariablement, se rendait du château à l'église était un spectacle pour la population, tout comme l'était la pratique de commencer les rituels (du baptême,

65. Laurieux, *Manger au Moyen Âge*, 198.

du mariage) sous le porche de l'église, à la vue de tous. À l'inverse, les repas et les soirées festives qui clôturaient de tels événements étaient destinés à une audience plus restreinte. La Savoie ne semble en effet pas avoir pratiqué de «cour ouverte», comme la Bourgogne⁶⁶. N'avaient donc accès à ces festivités que les membres de la cour, lesquels étaient «à la fois acteurs et spectateurs de cette performance sociale», tout comme l'était d'ailleurs le souverain⁶⁷.

Dans une société aussi compétitive que celle-ci, nombreuses étaient les situations révélatrices de la position de chacun au sein de la hiérarchie curiale. Les repas étaient l'un de ces lieux privilégiés: ils représentaient en effet un moyen de manifester son rang⁶⁸. Divers paramètres avaient valeur de distinction sociale: le placement des convives, la proximité d'objets de prestige (salière, nef), la qualité et la quantité des mets servis, le nombre de services, le fait que les plats soient couverts (et donc servis chauds), celui d'être assis à une table bénéficiant d'entremets...⁶⁹

Les festivités offraient elles aussi maintes occasions d'extraire certains individus de la masse curiale et de leur donner une visibilité marquant la faveur du souverain. Le service à la table du prince était l'une de ces distinctions. Au baptême d'Adrien de Savoie (Ivrée, 1522), l'honneur de servir la duchesse de Savoie durant son repas échut à ses demoiselles de compagnie favorites, des compatriotes venues avec elle du Portugal. Six ans plus tard, au baptême d'Emmanuel-Philibert de Savoie (Chambéry, 1528), c'étaient des jeunes gens de l'aristocratie qui jouaient les échantons et servaient les convives.

Or non seulement le service était assuré par la noblesse, mais les divertissements l'étaient aussi. Les pas d'armes mettaient en scène les membres de l'aristocratie les plus en vue; parmi ceux-

66. Morel, «“Et ce jour mondit seigneur fist fere ung banquet”», 65.

67. Doudet, «Du rituel narratif à la réflexion politique», 83. Une idée aussi développée par Normore, *A Feast for the Eyes*, 3, 18, 45-47.

68. B. Laurieux, «Table et hiérarchie sociale à la fin du Moyen Âge», in *Du manuscrit à la table. Essais sur la cuisine au Moyen Âge et répertoire des manuscrits médiévaux contenant des recettes culinaires*, éd. C. Lambert, Montréal, Paris 1992, 87.

69. B. Laurieux, «Distinction et alimentation à la fin du Moyen Âge»; Id., «Table et hiérarchie sociale à la fin du Moyen Âge».

ci, certains étaient distingués pour recevoir des prix, lesquels leur étaient remis par leurs *alter ego* féminins, à savoir les jeunes femmes les plus proches de la souveraine. Ces marques d'honneur étaient distribuées en circuit fermé: c'étaient les mêmes demoiselles qui assuraient le service à table de la duchesse, remettaient les prix des joutes et étaient mises en avant pour discourir devant la cour de sujets géographiques. De même, les vainqueurs des tournois et les danseurs performant les morisques⁷⁰, étaient bien souvent des membres de la famille ducale ou de lignages déjà mis en avant par les cérémonies elles-mêmes, comme celui des Gorrevod.

On retrouve ainsi, à la petite échelle des soirées festives, une stratégie que les ducs de Savoie d'alors suivaient plus généralement pour tout ce qui concernait la distribution des honneurs au sein de leur noblesse: au lieu de répartir largement les distinctions pour s'attacher une vaste clientèle, ils préféraient les concentrer entre les mains de quelques élus, qui cumulaient charges honorifiques à la cour, titres comtaux et appartenance à l'ordre de chevalerie de la maison de Savoie⁷¹.

Parmi les personnes mises en avant lors de ces soirées apparaît une catégorie souvent laissée pour compte dans les sources: les femmes. En Savoie, la gent féminine dans son ensemble était très largement absente des cérémonies princières: les dames et demoiselles de la cour figuraient en groupe indéfini en fin de cortège, quand elles n'étaient pas complètement absentes de certaines célébrations – rituels de l'ordre de chevalerie et funérailles masculines, par exemple⁷². Lors des tournois, elles représentaient

70. Le fait que les danseurs soient masqués ne changeait rien à l'affaire, au contraire. Comme le relève Olivier Spina pour le contexte anglais, «danser avec le souverain matérialise la faveur royale. Les courtisans qui ne font qu'assister à la mascarade constituent, eux, un deuxième cercle de la faveur. Ainsi, non sans paradoxe, le spectacle déguisé, loin de rendre anonymes les courtisans choisis pour danser et de gommer l'échelle des honneurs, contribue à la manifester et à la renforcer». Spina, «“Le roi enleva son masque”».

71. T. Brero, «La loyauté contre un collier. L'ordre de chevalerie savoyard, instrument de fidélisation de l'aristocratie frontalière?», *Annales de Bourgogne*, 89/3-4 (2017), 69.

72. Brero, *Rituels dynastiques*, 409-13.

le public, là encore indistinct et passablement inerte, pour lequel les gentilshommes faisaient assaut de passes d'armes.

Dans les sources narratives de la Savoie renaissance, l'importance accordée aux femmes de la cour semble en fait croître à mesure que le soleil décline. Sitôt la nuit tombée, elles occupent les premiers rôles. On aimerait y trouver un sens profond, mais leur indispensabilité semble bien prosaïquement découler du fait que les soirées festives ne pouvaient être envisagées sans elles⁷³. Il n'empêche: le rôle qui leur est attribué est celui de mener le bal, au propre comme au figuré, quand il s'agit de remettre des prix, de divertir l'assemblée par leurs propos extravagants (comme ceux de la vieille Castellane) ou convenus (comme ceux des jeunes Portugaises) et, bien sûr, de danser.

Les femmes de la cour sont particulièrement visibles lors du pas d'armes de Carignan (1504), où certaines d'entre elles furent mises en scène comme des femmes guerrières ou exerçant une domination sur leurs homologues masculins. Ces motifs avaient probablement été empruntés à la cour de Bourgogne et, plus particulièrement, aux festivités entourant les noces de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York (Bruges, 1468), où avaient déjà figuré des Amazones en armes et un chevalier-esclave⁷⁴. Le récit de ce mariage avait en effet été largement diffusé à travers les cours d'Europe. Un *Traictié des noces de monseigneur le duc de Bourgoigne et de Brabant* (soit une variante de la relation bien connue qu'Olivier de La Marche avait consacrée dans ses *Mémoires* à cet événement) était d'ailleurs parvenu à la cour de Savoie peu après le mariage⁷⁵. Sans doute ce texte inspira-t-il, quelques décennies plus tard, les organisateurs du pas d'armes de Carignan.

73. É. Bousmar, «La place des hommes et des femmes dans les fêtes de cour bourguignonnes», *Publication du Centre d'études bourguignonnes*, 34 (1994), 123.

74. La Marche, *Mémoires*, III, 164, 168. Les Amazones étaient une figure récurrente des pas d'armes, en référence au *Roman d'Alexandre*. Au sujet des figures du chevalier-esclave, du chevalier captif d'une dame ou de la prison d'amour dans les pas d'armes, cf. Nadot, *Le spectacle des joutes*, 171-75, 184.

75. W. Paravicini, «The Court of the Dukes of Burgundy. A Model for Europe?», in *Princes, Patronage and the Nobility. The Court at the Beginning of the Modern Age, c. 1450-1650*, éd. R. G. Asch, A. M. Birke, Oxford 1991, 89-90. Ce texte est publié par A. Dufour, F. Rabut, «Description inédite des fêtes célébrées à Bruges en 1468 à l'occasion du mariage du duc Charles le Téméraire avec Marguerite d'York», *Mémoires de la commission des antiquités de la Côte d'Or*, 9 (1877), 311-53.

Tout comme les cérémonies et les tournois, les repas et soirées festives étaient soigneusement planifiés en amont. Même plus: ces célébrations étaient scénarisées. Pour reprendre le postulat de Johan Huizinga, qui qualifiait de «littérature appliquée»⁷⁶ les fêtes de cour de la fin du Moyen Âge, on repère en effet, d'un divertissement à l'autre, des thèmes transversaux issus d'un même fonds courtois. Les pas d'armes qui avaient lieu durant la journée mettaient en scène des combats organisés autour d'une trame narrative généralement inspirée du monde arthurien⁷⁷. Ces combats comportaient une importante dimension théâtrale et étaient loin d'être improvisés. La fiction qui régissait déjà ces joutes se prolongeait en soirée, après le repas, non seulement à travers les danses (comme celles des Amazones venues prêter main-forte au duc de Savoie à Carignan), mais aussi via la remise des prix, elle aussi organisée de manière à rappeler les romans courtois. Le début d'une intrigue, noué pendant les joutes, trouvait son achèvement plus tard dans la soirée, au sein du château. Des combats de plus en plus chorégraphiés et des danses à forte composante martiale parachevaient cette confusion des genres⁷⁸.

Les morisques et les momeries étaient des danses tout sauf spontanées. Elles impliquaient des costumes complexes et une chorégraphie élaborée, qui nécessitait sans doute des heures de répétition. Quant aux discours, quel que soit leur genre, ils étaient soigneusement préparés. En témoigne le fait qu'ils étaient pour la plupart en vers! Les compliments lors des remises de prix, mais aussi les discussions et débats qui animaient les moments creux relevaient plus de la récitation que du dialogue.

Ces fêtes de cour étaient scénarisées de manière à donner, justement, une impression de fiction. Rien n'était banal, quotidien. Tout était grandiose, chevaleresque, exotique. L'assistance devait se croire transportée dans un roman courtois: des chevaliers se mettaient au service des dames en leur offrant leur prix, on parlait en

76. J. Huizinga, *L'automne du Moyen Âge*, Paris 1995 [1919], 267.

77. Sur les origines littéraires des pas d'armes, cf. A. Lindner, «L'influence du roman chevaleresque français sur le pas d'armes», *Publication du Centre européen d'études bourguignonnes*, 31 (1991), 67-78; Nadot, *Le spectacle des joutes*, 168-79.

78. S. Anglo, «The Barriers: From Combat to Dance (Almost)», *Dance Research: The Journal of the Society for Dance Research*, 25/2 (2007), 91-106.

vers, on croisait des personnages mythologiques ou fabuleusement vêtus en Turcs. Lors de ces fêtes, la théâtralisation du pouvoir était poussée à son paroxysme – au niveau du faste déployé, mais aussi au niveau du message transmis, qui transformait la cour en espace digne d'un roman arthurien dont le prince était le héros.

Voilà ce qui était vraisemblablement prévu. Mais les sources ne nous donnent accès qu'à une partie des festivités qui animaient la vie nocturne savoyarde. Il va de soi que les récits de cérémonie, par leur dimension officielle, ne sauraient rapporter les beuveries curiales et autres débordements. Le récit du baptême d'Adrien de Savoie, en nous laissant deviner les dames de la cour âprement défendre leur vertu et les piteries des pages, lève brièvement un coin du voile. Il faut donc garder à l'esprit que tout un pan de ces soirées nous échappe alors que se met en place une historiographie officielle des fêtes de cour.

L'époque prise en compte dans le présent article marque en effet un tournant entre deux modèles de festivités curiales. Sous le principat de Philibert II (1497-1504), les membres de la famille ducale payaient si l'on peut dire de leur personne pour que la fête soit totale: non content de jouter à longueur de journée, le duc faisait sans doute preuve d'un certain humour en se déguisant en ecclésiastique lors des soirées tenues à Carignan, en 1504; de son côté, son épouse Marguerite d'Autriche, masquée et affublée de fausses tresses frôlant le bas de ses jambes, dansait une morisque endiablée en compagnie de sa parente Louise de Savoie.

Le principat suivant, en revanche, montre le duc et la duchesse occuper des postures bien plus hiératiques. Devenu duc, Charles II (1504-1553) ne joute ni ne danse; son épouse, Béatrice de Portugal, ne danse pas non plus. Le couple ducal mange séparément, en public, lui sous un dais, elle probablement aussi, même si les sources n'en parlent pas.

Ce changement d'atmosphère peut s'expliquer par plusieurs facteurs. On pense bien sûr à la chronologie, à la fracture entre un Moyen Âge finissant et une Renaissance balbutiante, aux variations que les modes liées aux divertissements ont pu connaître d'un principat à l'autre. Mais il faut aussi tenir compte du profil des princes. Philibert II de Savoie et Marguerite d'Autriche avaient le même âge – 24 ans à l'époque des joyeuses soi-

rées du pas d'armes de Carignan (1504)⁷⁹. Charles II et Béatrice de Portugal n'étaient par contre pas de la même génération; au moment du baptême de leur fils Adrien, en 1522, il avait 36 ans et elle 18. Contrairement à son frère aîné Philibert, Charles II ne semble pas avoir été un duc particulièrement fêtard; l'aurait-il été, ses ardeurs auraient de toute façon été calmées par son mariage avec l'infante de Portugal. Avec l'arrivée de son épouse, l'étiquette ibérique, beaucoup plus rigide, s'instilla progressivement en Savoie. Il se trouve qu'elle allait dans le même sens que les efforts entrepris par Charles II pour redonner un certain lustre à la dignité ducale, en particulier au travers du cérémonial princier⁸⁰.

S'inviter dans les soirées festives de la cour donne l'occasion de respirer un peu d'air du temps et de deviner comment on s'amusait alors; mais aussi de reconnaître le fonds culturel sur lequel se construisaient les divertissements, de retrouver des stratégies de distinction sociale en vigueur dans d'autres contextes curiaux et, enfin, de constater quelle image le prince souhaitait donner de sa personne et de son pouvoir dans ces circonstances. Car quand il s'agissait de faire la fête, les ducs de Savoie s'en chargeaient – à un titre ou un autre – très sérieusement.

79. Mireille Vincent-Cassy a bien montré les remous causés plus d'un siècle plus tôt, à la cour de France, par les folles soirées d'un autre jeune couple régnant, Charles VI et Isabeau de Bavière, qui avaient à peu près le même âge lors du Bal des Ardents. M. Vincent-Cassy, «La gula curiale», 92.

80. Brero, *Rituels dynastiques*, 559-63; Gentile, *Riti ed emblemi*, 31, 81-82.

ABSTRACT

Thalia Brero, *Nightlife and Festive Evenings at the Court of Savoy*

Festive meals punctuated all the significant moments of medieval courtly life, such as marriages, christenings, diplomatic receptions and international tournaments. But if no important event could take place without a banquet, then no banquet could take place without various types of entertainment – during the dinner or at the end of it. Spectacles, dances, declamations, prizes awarded to the winners of the tournaments, and other rejoicings were intertwined with the meals: according to the sources, more than the dishes served, it was these festivities which turned the dinner into a feast.

This article, focusing on the Court of Savoy between 1450 and 1550, will try to show that all the important curial events of this time were part of a programme – which included ceremonies, jousts, banquets and, also, special evenings. These moments should be studied together, as they were conceived this way. The nocturnal festivities, in particular, were the outcome of thoroughly planned scenarios.

Thalia Brero
Université de Genève
thalia.brero@unige.ch